

A black and white photograph of a hand pointing to a map. The map shows the United States and Central America. The hand is positioned over the central part of the US, with the index finger pointing towards the Gulf of Mexico. The map includes labels for various states and countries, such as California, Texas, Florida, Mexico, and Central American countries like Guatemala and El Salvador. A scale bar at the bottom right indicates 100 miles.

**Troisième colloque
suisse sur l'adoption
internationale**

**Dritte schweizerische
Tagung zur inter-
nationalen Adoption**

Genève, 16/17.9.2010

**De la croisée des besoins
à la croisée des chemins**



L'adolescence: une fenêtre sur l'adoption



Nino Rizzo est Psychologue-Psychothérapeute FSP (Fédération suisse des psychologues et psychothérapeutes) et Psychanalyste SSPsa (Société suisse de Psychanalyse). Il est psychologue et psychanalyste d'adolescents et adultes en cabinet privé à Genève. Il a aussi été consultant à l'«Ecole des Parents» de Genève, comme responsable du secteur adolescence, de 1982 à 1995. Depuis 2004, il est consultant au sein de l'association «Espace Adoption» à Genève. Contact: nino-rizzo@hotmail.com

L'adolescence est l'un des moments les plus critiques de l'expérience humaine et, en même temps, des plus révélateurs de ses enjeux. Elle signe le passage de l'enfance à l'âge adulte et comporte, en tant que tel, un profond remaniement de l'équilibre psychique, physique et social de la personne.

La déroutante rapidité des changements somatiques et pulsionnels font de l'enfant un jeune adulte à part entière en l'espace d'environ deux ans. Tout se passe à une vitesse hallucinante, rien n'arrête le temps et les changements – rien, sauf la maladie psychique lorsque la croissance devient intolérable, bien sûr. Par ailleurs, l'amplitude de cette métamorphose dépasse toutes les barrières de la vie quotidienne et envahit l'espace existentiel de l'adolescent dans sa totalité: de la famille à l'école, des relations sociales aux relations amoureuses, de ses phantasmes à ses comportements en passant par son langage.

Nos sociétés occidentales semblent être particulièrement exigeantes avec les enfants et les adolescents: on les veut intellectuellement performants, professionnellement orientés le plus tôt possible, affectivement prêts à vivre ruptures et recompositions familiales de leurs parents dès le plus jeune âge, psychologiquement mûrs et si possible «parentalisables» pour combler les absences de plus en plus criantes des adultes – ces adultes trop souvent pris dans d'autres enjeux sentimentaux et professionnels, et dépassés par les problèmes posés par leurs enfants.

Tout processus de crise existentielle convoque le passé et le futur dans une sorte de bilan de ce qui a été déjà vécu et de projets à venir, le tout dans un présent en mouvement, qui n'est à proprement parler ni passé ni futur mais qui participe pourtant des deux dimensions temporelles.

L'adolescence n'échappe pas à cette règle fondamentale. Le monde de l'enfance est présent au rendez-vous, tantôt paré des couleurs de la nostalgie et tantôt mal déguisé derrière les apparences du rejet hautain du presque-adulte qu'est l'adolescent, ou, en tout cas, qu'il se croit. A côté de cela on retrouve l'ensemble des représentations du monde adulte que l'adolescent s'est construites. Entre ces deux univers, l'enfance et l'adulte, il procède au bilan du premier

et à la projection dans le second.

Plus l'enfance a été porteuse d'expériences riches et denses, dans le sens positif tout autant que négatif du terme, plus le travail de tri – ou de crise, c'est son acception étymologique première – se présente intense et laborieux au moment de l'adolescence.

Ce que nous avons l'habitude d'appeler avec euphémisme «l'adoption», constitue l'un des scénarii où l'enfance s'est déroulée en général de la manière la plus dense et lourde qui soit. L'enfant adopté est donc amené, au seuil de son entrée en adolescence, à faire les comptes avec un passé particulièrement douloureux et traumatique.

Je parle d'euphémisme car en fait la notion d'adoption ne montre qu'une facette de la réalité. L'autre facette, sur laquelle une sorte de voile de piété se pose de façon discrète et quelque peu coupable, est l'abandon – je dirai même: l'impensable abandon de la part de la mère biologique.

Ce traumatisme psychique, qui semble s'inscrire dans une sorte de mémoire cellulaire du bébé, qui disparaît souvent en partie ou complètement durant l'enfance au point qu'on oublie volontiers qu'il a tout simplement et matériellement eu lieu, refait inopinément surface autour de la période pubertaire. La violence de ses manifestations, teintées de désespoir autodestructeur et de rage meurtrière, n'est compréhensible qu'à la lumière de ce que nous pouvons essayer d'imaginer au moment de cet abandon.

Imaginons donc: un petit être humain vient à la lumière dans une discontinuité existentielle qui est en soi traumatique: le passage du monde intra-utérin au monde externe. Ejecté du premier et perdu dans le second, il essaie de s'accrocher aux éléments sensoriels de référence que sont probablement le battement cardiaque de la mère, la sonorité de sa voix, son tonus musculaire et peut-être d'autres encore. Sur la trame ténue de ces supports sensitifs secourants, il construit peu à peu une série d'autres éléments perceptifs repérables autour du corps de la mère: l'odeur et le goût de sa peau, l'odeur et le goût de son lait ou de sa nourriture, sa manière de le porter, de le toucher, de le caresser. Le bébé com-

mence à construire sa «maison», ce lieu imaginaire fait d'un amalgame inextricable et insondable de parties de soi et de non-soi.

Cette nouvelle maison, ce nid douillet et rassurant lui procure au fil des heures et des jours le nécessaire sentiment de continuité et d'existence dont il a besoin pour s'ouvrir à son monde interne et au monde externe. C'est ainsi que commence la deuxième partie de son voyage dans la vie, la partie extra-utérine justement. Au fur et à mesure de cette nouvelle continuité ainsi retrouvée, le bébé s'aventurera peu à peu dans l'univers de la communication avec la mère, signant ainsi la sécurité recouvrée et l'ouverture à l'autre.

C'est plus ou moins à ce moment que le deuxième traumatisme intervient, l'abandon.

Ce bébé qui venait de retrouver de nouvelles références sensibles et psychiques et, par là même, un sentiment d'existence à peine arraché aux angoisses d'anéantissement propres à l'expérience de la naissance, se sent à nouveau éjecté de son nouvel univers et propulsé dans un monde inconnu et tout naturellement perçu comme hostile.

Bien souvent, la nouvelle réalité n'offrira guère de meilleures conditions immédiates d'accueil. Qu'il s'agisse d'une maman et d'une famille d'accueil en attendant que l'enfant soit adopté par une autre femme et famille; d'un orphelinat dans lequel notre bébé partagera avec d'autres aussi malchanceux que lui les soins que quelques jardinières d'enfants auront le temps de leur prodiguer; ou d'une famille de placement locale contre rémunération, dans tous ces cas les conditions de vie de l'enfant ne font que se détériorer.

C'est souvent là qu'intervient l'adoption.

Bien évidemment, ce que je viens d'illustrer n'est qu'un type de scénario. D'autres nombreux cas de figure sont possibles. Parfois le passage vers l'adoption se fait plus rapidement et donc avec un temps de latence moins long et moins douloureux. Parfois, le plus souvent à vrai dire, les conditions d'attente sont plus douloureuses et traumatiques qu'on ne le pense.

Nous ne savons pas où et comment ces traumatismes sont gardés par le bébé et l'enfant. De récentes recherches scientifiques ont permis de repérer les traces que laissent au niveau cérébral et neuromusculaire certaines carences alimentaires, motrices et relationnelles liées à l'abandon. Néanmoins, nous ne sommes pas encore en mesure de connaître et suivre le

marquage psychodynamique que produit l'abandon sur l'appareil psychique. J'ai utilisé l'expression de «mémoire cellulaire» faute d'idées et de mots plus clairs. Permettez-moi donc de suspendre ainsi mes impressions à des formulations incomplètes et vagues.

Nous savons seulement, à travers l'après-coup de l'adolescence et parfois même au cours d'une enfance qui n'a pas pu s'offrir les bienfaits apaisants de la latence, qu'à un moment donné la souffrance se manifeste, et bien souvent avec une violence qui surprend et désarme l'adolescent, ses parents, ses enseignants et tous les autres professionnels qui l'entourent. Pour cette raison, l'adolescence, qui offre en soi un point de vue révélateur sur l'enfance, constitue plus particulièrement une importante fenêtre sur l'adoption. Ce que nous savons aussi est que la détresse et la violence qui affleurent à ce moment de la vie de l'enfant ou de l'adolescent adopté ne peuvent véritablement pas s'expliquer uniquement à la lumière du contexte familial adoptif et des éléments anamnétiques connus: ceux-ci constituent ce que j'aime appeler l'«histoire» de l'enfant. A côté et en amont de ceux-ci se trouvent une quantité d'éléments de l'histoire précoce de l'enfant que la famille adoptive ne connaît en général pas, et dont l'adolescent ne gardera pas de traces mnésiques conscientes: c'est ce que j'appelle la «préhistoire» de ces enfants.

C'est assurément là que puisent leur sens les manifestations de profonde souffrance des enfants adoptés. Et c'est de ce côté-là que j'en viens à travailler avec mes jeunes patients à un moment ou à un autre du parcours thérapeutique.

Or, étonnamment, lorsque l'adolescent se rapproche de ce noyau dur de son histoire, il bifurque bien souvent vers des sentiments de culpabilité de tout genre, à l'égard des parents biologiques tout comme des parents adoptifs. On dirait que, face à l'impensable de l'abandon, il trouve moins douloureux et plus supportable l'idée d'avoir été lui-même le mauvais enfant qui aurait lâchement abandonné sa mère biologique et rendrait aujourd'hui la vie impossible à ses nouveaux parents adoptifs. Tous bons sauf lui, le mauvais fils. Ou bien, à l'opposé, tous méchants sauf lui, qui en serait la victime. Dans les moments de plus grande souffrance, l'esprit de ces adolescents bascule de manière déchirante et vertigineuse entre ces deux extrêmes. L'avantage le plus immédiat et important de cette course à travers les montagnes russes imaginaires de ses pensées est l'illusoire certitude d'être à chaque fois dans la vérité («Ils m'aiment» ou bien «Ils m'aiment pas») plutôt que dans l'insoutenable ambivalence de l'amour et l'abandon («Elle m'aime mais elle m'a abandon-

né» ou bien «Ils m'aiment mais ils vont de toute manière m'abandonner eux aussi»).

En fait, la blessure de l'abandon, inscrite indélébilement quelque part, refait surface autour de l'adolescence avec une telle douleur-versus-violence qu'il est impossible de la regarder de face. A l'image du soleil que l'œil nu ne peut directement soutenir sans risquer d'endommager gravement sa rétine et dont on ne peut que saisir indirectement la lumière se posant sur les objets, de la même façon il y a des douleurs psychiques, issues de traumatismes profonds, qui ne peuvent pas être mémorisés et analysés sans risquer d'endommager l'appareil psychique, en d'autres termes sans risquer de sombrer dans la folie. Dès lors, les différentes issues vers la culpabilité et/ou vers la violence à l'égard de soi-même et/ou des parents semblent être des alternatives moins risquées et plus faciles à supporter.

Adopter un enfant c'est prendre en compte ce type de souffrance sous-jacente, c'est se faire charge du laborieux processus permettant, éventuellement, à cet enfant d'apprendre à vivre avec de si profondes blessures.

Aujourd'hui nous assistons, dans le domaine de l'adoption internationale, à un glissement vers le haut de l'âge auquel les enfants sont adoptés. Des choix d'ordre politique de la part des pays d'origine de ces enfants sont en général à la base de ces changements. Il y a encore quelques années, un couple adoptant pouvait raisonnablement s'attendre à pouvoir adopter un bébé ou un enfant d'un an ou deux. Aujourd'hui les adoptions se font de plus en plus vers des âges plus élevés de quatre, six, huit ans.

Cette réalité concrète et incontournable nous oblige à poser une réflexion de fond. Plus longue est la période de «latence» entre le moment de l'abandon et celui de l'adoption de l'enfant, plus grande est donc, probablement, la souffrance ainsi accumulée, et plus difficile sera le processus de croissance après l'adoption et notamment autour de l'adolescence. Je dis bien «probablement» car il ne saurait certes pas être uniquement question de quantités de temps et d'expériences vécues par l'enfant entre l'abandon et l'adoption. L'expérience de l'abandon et la réussite d'une adoption dépendent aussi d'une multitude d'autres variables, connues et inconnues, que nous ne saurions aucunement pondérer et évaluer dans leur globalité.

Néanmoins, nous pensons à «Espace adoption» que dans de telles conditions d'adoption un travail de préparation du côté des parents adoptants est de plus en plus nécessaire et urgent. Plus les nouveaux parents auront élaboré leur position psychique

d'adoptants (deuil de la grossesse, désir d'adopter, etc.), plus ils seront prêts à faire face à l'inévitable et imprévisible souffrance de leurs enfants lorsque la saison des grandes questions sera arrivée.

Mais comment ces nouveaux parents vont pouvoir aider et accompagner ces nouveaux adoptés dans leur chemin de vie?

Nous venons de voir jusqu'ici les immenses blessures avec lesquelles ces enfants arrivent à l'adoption, et j'ai essayé de partager avec vous quelques réflexions autour des dangers et des enjeux qu'ils rencontrent sur le chemin qu'ils ont à parcourir idéalement pour grandir en paix avec eux-mêmes et avec leur entourage. En quoi les parents d'adoption peuvent-ils les accompagner?

Certes, les parents qui se préparent à vivre cette aventure n'arrivent pas au rendez-vous avec l'enfant psychiquement vierge. Si d'un côté nous percevons aisément les blessures qui ont jalonné le chemin de celui-ci, de l'autre côté de la barrière il y a eu aussi épreuves et souffrances plus ou moins traumatiques.

En général, le couple s'est douloureusement confronté au verdict médical de l'infertilité. Bien souvent, il y est parvenu après de douloureuses et humiliantes tentatives d'insémination artificielle. Ce parcours bien caillouteux a interrogé voire secoué les assises de la relation amoureuse. Le couple s'est donc remis en question, a dû soutenir le regard pas toujours tendre de la famille, s'est ensuite reconstitué autour du projet de l'adoption.

Il est bien probable qu'aujourd'hui cet homme et cette femme qui n'ont pas pu enfanter et ont quand-même décidé d'adopter, se retrouvent grandis et mûris par leur expérience de privation. Néanmoins, ils portent au fond d'eux-mêmes la trace d'une profonde blessure: «Pourquoi moi, pourquoi nous? Ne l'avons-nous pas mérité? Et maintenant pourquoi, par-dessus cette incompréhensible injustice, devons-nous justifier notre désir d'enfant auprès de soi-disant spécialistes, qui du haut de leur savoir vont décider si nous sommes aptes ou non à être de bons parents?».

Ici aussi la blessure est profonde et douloureuse, chez la femme souvent plus que chez l'homme. En réalité, elle ne vient pas seulement du fait de ne pas pouvoir avoir, aujourd'hui et tout naturellement, un enfant avec l'homme qu'elle aime. Vraisemblablement, cette blessure puise sa profondeur tout autant dans l'actuelle frustration face à l'infertilité que dans la remise en question et en doute de sa personne dans sa globalité. L'infertilité pour une femme, éventuellement aussi pour un couple, constitue souvent un

échec, et donc un traumatisme, qui dépassent les simples limites du désir d'enfant et font vaciller du plus profond son identité de femme ou bien les fondements du couple.

Nous savons bien que d'autres scénarii d'adoption se vérifient, notamment celui où un couple qui a déjà mis au monde un enfant ou deux, désire par ailleurs adopter un ou deux enfants de plus. Ici, souvent, le deuil de la grossesse est exclu d'avance. Néanmoins, ces parents aussi auront tout intérêt à se préparer à l'avance à des questions qui vont les secouer profondément: «Je n'étais pas suffisant à vos yeux pour que vous alliez en chercher un autre aux quatre coins du monde?»; «Avaient-ils besoin d'une petite touche d'exotisme? Ne pouvaient-ils pas rester entre eux au lieu de venir me chercher moi?».

L'adoption, à y regarder de plus près, est le rendez-vous que deux grands «balafrés de la vie», comme dirait cet autre grand balafré que fut Serge Reggiani, poète et chanteur français, se donnent pour essayer de se réparer réciproquement. D'un côté l'enfant, porteur d'un impensable abandon, de l'autre côté la mère – ou le père ou encore le couple – rescapée d'une profonde injustice que la vie lui a imposée, l'infertilité, comme une sorte de punition décidée par un destin inique et impitoyable.

Je suis profondément convaincu que le chemin par lequel les parents adoptifs peuvent arriver à contenir efficacement la douleur de leur enfant et à l'aider à grandir avec et grâce à celle-ci, passe de manière incontournable par l'expérience de leur propre douleur. C'est dans la mesure où ils auront pu vivre et digérer leur injustice et leur blessure à eux, de parents meurtris par l'infertilité, qu'ils pourront ensuite comprendre – «prendre avec eux» ou contenir – celle de leur enfant.

Dès lors, il me semble primordial que les parents qui s'apprentent à adopter, se donnent le temps de visiter leur parcours et leurs blessures à l'aide de «passeurs» professionnels qui ont fait, eux-mêmes, ce chemin au préalable et menés par d'autres «passeurs».

La compréhension de leurs blessures est la condition nécessaire pour vivre en paix avec ce douloureux passé, mais elle est aussi la clé pour entrer adéquatement en contact avec les blessures des enfants qu'ils accueilleront. Aucune connaissance scientifique, aucun savoir ne peut remplacer cette profonde expérience. ■